

## Témoignages inédits sur la France pendant la seconde guerre mondiale

Ștefania Rujan\*

\* Universitatea "Valahia" din Târgoviște, Facultatea de Științe Umaniste, Str. Lt. Stancu Ion, nr. 34-36, Târgoviște 130105, jud. Dâmbovița.

**Mots-clé:** France, seconde guerre mondiale, écrivains roumains, souffrances, dévouement, résurrection, victime.

**Résumé:** Beaucoup d'écrivains d'origine roumaine et d'expression française ont eu des liens plus ou moins étroits avec la France pendant la seconde guerre mondiale. Les pages qu'ils ont laissées sur cet événement fournissent des informations intéressantes autant pour les historiens que pour les littéraires. La manière dont les écrivains roumains présentent cet événement, tel qu'il l'ont perçu directement, nous aident à mieux comprendre cette époque de l'histoire de France mais aussi leur propre personnalité, leur manière de penser et leurs conceptions idéologiques. Le poète Benjamin Fondane, Roumain d'origine juive, a trouvé une mort atroce dans un camp de concentration, victime des persécutions nazies.

Grâce à ses relations placées dans la haute société européenne, notamment celles londonienne et parisienne, et pourquoi pas à son sens inné de l'histoire et de la politique (elle disait elle-même qu'elle était « *née miroir du temps* »), **Marthe Bibesco** avait prévu et craint le déclenchement de la seconde guerre mondiale longtemps avant qu'il ne se produise. Le fragment d'une lettre reçue en 1938, dans sa *Correspondance avec l'abbé Mugnier* est révélateur à ce point de vue :

“ Dans ces heures terribles où tout est en suspens, mes pensées sont souvent avec vous. Je pense à votre anxiété. Nous prions encore pour qu'un miracle vienne nous sauver de la guerre. Nous retenons notre souffle. Je vous envoie ces lignes d'affection, bien vite, dans le cas où des lettres ne pourraient plus vous atteindre, si la Tragédie commence.

...Je n'ose pas imaginer comment les pays que vous et moi aimons si profondément pourraient endurer une nouvelle guerre, toutes ses horreurs et ses misères“ (Princesse Bibesco, 1957 : 504).

A l'époque qui précède *le grand tourment* sa préoccupation principale est à côté du sort de la Roumanie, le sort de la France qu'elle appelle (*sa*) *matrice* à l'instar de l'appellation donnée par Chateaubriand à la Bretagne. Elle évoque avec espoir, indignation ou appréhension les rencontres des hautes personnalités officielles françaises et anglaises à Londres, les *paroles affreuses* de Goebbels, écoutées à la radio, les trains de pétrole qui passent, dans la vallée de la Prahova, en direction de l'Allemagne.

L'été 1939 lui semble *le plus triste qui soit au monde* parce qu'elle sait *quelle sera la moisson qu'il apporte*.

Pendant ces jours d'angoisse où une sorte de *folie universelle* se déclenche qui ne tient compte de rien, pas même de la colère de Dieu, où elle a l'impression de se trouver *au bord de la nuit qui vient*, elle garde la confiance et l'espoir du salut : “ Cinq ans plus tard, une personne curieuse de mes sentiments, mais peu au courant de ma vie, me demande, chez Lady Colefax : Quand avez-vous cru à notre victoire ? Est-ce après Stalingrad ? Je répondais :

- Non, mais si vous désirez savoir la date exacte, c'était le 20 septembre 1939". (Princesse Bibesco, 1957, p. 421). Elle croyait à la victoire, à la vocation de liberté de la France. L'entreprise hitlérienne était vouée à un échec certain. Néanmoins, l'occupation de Paris en juin 1940 lui provoque une réelle et vive souffrance. Pour elle, Paris était *(sa) ville*, *La Ville* qu'elle avait choisie et qui l'avait choisie quand elle était aussi grande qu'une botte de lilas vendue au marché de la Madeleine.

On trouve dans sa Correspondance avec l'abbé Mugnier une description d'un réalisme saisissant de la France pendant l'occupation, situation qui s'était prolongée jusqu'à la veille de la résurrection : "Les voyages étaient difficiles pendant l'occupation ; la poste, les télégrammes ne marchaient plus ou pas encore ; une espèce de paralysie s'était étendue sur la France à l'avant-veille de la résurrection" (Princesse Bibesco, 1957 : 592).

Et cependant Paris, *désert et pourtant illuminé*, qu'elle parcourt en une voiture trouvée à grand-peine pour aller à la Messe de Mémoire pour l'abbé, lui semble à l'aube, sous une neige *bénigne* et *molle*, d'une beauté remarquable : "Je n'avais jamais remarqué que les vases de pierre sur les piliers de la grille qui longe le jardin des Tuileries étaient beaux. Dans le crépuscule du matin, où sur la neige immaculée tout devenait bleu, avant d'être rose, ils avaient l'air de s'élever aux cieux comme des calices, pour en recevoir la rosée. Les boules lumineuses suspendues aux arcades de la rue de Rivoli m'apparaissaient soudain transfigurées : on eût dit les perles d'un fabuleux collier [...].

La Concorde vers laquelle j'avançais dans cette voiture, les arcades illuminées par ces perles régulières, qui faisaient à la rue déserte cette parure de fête inutile, portée dans l'absence par une ville-fantôme où tout le monde dormait. "(Princesse Bibesco, 1957 : 594). *Ce massacre à grandissime spectacle* qu'avait été la seconde guerre mondiale pour Marthe Bibesco (c'est ainsi qu'elle la définissait dans une lettre adressée à Paul Claudel), dont l'esprit de destruction s'était manifesté dans tant de villes de France et d'Europe, notamment de l'Europe Orientale, avait épargné Paris, *mère des souvenirs, maîtresse des maîtresses*. C'est ce qu'elle constate en 1945, après une absence de cinq ans : "J'étais à Paris, Paris retrouvé intact, respecté, défendu par toutes les puissances occupées à leur propre ruine, rivalisant pour la conservation de cette ville unique, sauvée par sa beauté ! [...] tout était là de ce que j'avais craint de perdre... Personne n'a osé frapper l'Europe au visage. " (Princesse Bibesco, 1957 : 582). Elle évoque avec émotion le moment où, cinq ans auparavant, elle avait fait ses adieux à son ami et confesseur, l'abbé Mugnier, au Rond-point des Champs-Élysées, *sous une pluie ensoleillée* dont la source se trouvait dans les marronniers en fleurs qu'elle aimait si tendrement.

La même tendance à identifier le destin de la France à celui de l'Europe se retrouve chez **Eugène Ionesco**. Dans les lettres qu'il envoie à ses amis roumains, Tudor Vianu et Petre Comarnescu (1938-1946), il exprime, entre autres, ses craintes et ses inquiétudes, provoquées par les menaces et les désastres de la guerre. Selon lui la fin de la France signifie *la fin de l'Europe*. La crise des élites, celles de France et d'Europe en général, est aussi un motif sérieux d'inquiétude pour le futur dramaturge âgé d'environ trente ans au moment de l'invasion hitlérienne en France. L'unique chance de triompher des *mythes obscurs de la biologie et des instincts* est la résurrection des traditions spirituelles et le retour des élites à l'histoire à côté des masses populaires. Le déclin de l'esprit français signifie purement et simplement le déclin *de l'esprit en général*. C'est l'Homme même qui est sacrifié. Cette idée le fait vivre dans *l'inquiétude*, dans *une panique épouvantable*. L'enfer *fasciste* de la bêtise et du sadisme a laissé des traces indélébiles non seulement dans son cœur mais aussi dans le cœur des Français qui lui semblent désarçonnés, méconnaissables : amoureux, d'un scepticisme absolu, mesquins, grognons, incapables d'un effort de redressement, encore ahuris. Ils ne savent pas ce qu'ils veulent : se révolter, ne pas se révolter ; se laisser administrer ou ne pas se laisser administrer par les Américains [...] Ils sont vaincus, par ailleurs dépassés. "Les

Américains les ont vaincus. Aujourd'hui le Français souffre d'un complexe d'infériorité ; il a horreur des Américains ; il n'aime pas les Anglais, il n'aime pas non plus les Russes – il craint la grande force vitale du Russe“ (Eugen Simion, 2006 : 374).

Il n'en reste pas moins vrai que le *jeune* Eugène Ionesco traversait lui-même à l'époque une période de crise, s'étant transformé en un véritable prophète de malheur. Même s'il exagère, une sorte d'insatisfaction, de *mécontentement* selon le dire de Charles de Gaulle, flottait dans l'air du temps. Marthe Bibesco avait remarqué elle aussi un tel état d'esprit. Elle se rendit compte que *ces six années, si elles ont mûri quelques caractères, en ont aigri beaucoup*. Des querelles passionnées dressent les uns contre les autres des amis jadis intimes ou divisent des familles. On ne se gêne pas pour critiquer les erreurs des uns, la conduite ou les relations des autres et même les libérateurs alliés ne trouvent pas grâce aux yeux de certains esprits chagrins ; “Incapables de reconnaissance, des Français sont honteux de ne pas s'être sauvés eux-mêmes. “ note-t-elle assez justement, mais elle demeure optimiste et fait sien le mot du général de Gaulle à Jacques Maritain : “ Vous avez laissé les Français malheureux, vous les retrouvez mécontents : c'est un progrès... “(Ghislain de Diesbach, 1986: 515).

**Hélène Vacaresco**, poétesse, orateur et diplomate, se trouvait aussi en France au moment du déclenchement de la seconde guerre mondiale. Animée d'un amour et d'un dévouement pour sa deuxième patrie qui n'égalait que celui pour son pays d'origine, elle ne pouvait rester indifférente au malheur qui s'était abattu sur la *douce France*, descendue brusquement dans le *tombeau*. Quelques-unes de ses *Improvisations* (dernier chapitre de son *Mémorial sur le mode mineur*, 1946) sont consacrées à cet événement, laissant voir ses regrets et son amertume pour les souffrances du pays qui l'avait accueillie. A titre d'exemple, elle évoque le *Requiem* célébré à Bordeaux pendant lequel l'assistance – ministres, ambassadeurs, militaires – écoutent des paroles encourageantes comme *patience*, *espérance*, mais aussi d'autres, plus attristantes, plus amères comme *désastre*, *catastrophe*, *désespoir*. Les discours et les exhortations qu'elle est en train d'entendre la font penser à Paris, *la ville aimée*, à ses rues et à ses quais chargés d'histoire, aux statues, aux salons fréquentés, à son faste, à ses orateurs et à ses femmes célèbres. Elle pense surtout à cette *architecture des idées* qui avait maîtrisé le monde le long des siècles. La poétesse roumaine croit fermement à *l'invincible résurrection* de la France et présage le moment où les armées triomphantes passeront sous l'Arc de Triomphe.

Elle évoque avec tristesse la personnalité marquante qu'a été Lebrun, président de la France, qui devait finir son dernier mandat au début du juillet 1940, quoiqu'il ne l'ait commencé que quelques mois auparavant. Elle relate la discussion qu'elle avait eue quelques semaines avant avec le président de France qui lui avait reproché l'attitude de la Roumanie sans connaître d'une manière détaillée les raisons pour lesquelles elle s'y était prise de cette manière (l'emprise des deux empires puissants, le manque d'armement, d'avions, etc.). Sans soupçonner à quel point son interlocutrice souffrait pour la France il a prononcé quelques paroles concernant le sang français qui coulait jour et nuit qui les ont fait pleurer tous les deux. Les blessures provoquées par cette affreuse guerre ne pourront jamais être complètement guéries, considère finalement Hélène Vacaresco.

La fête nationale de la France est en 1940 occasion de deuil et de souffrance. C'est un 14 juillet *lugubre* et presque sans *espoir*. A La Bourboule, parmi des réfugiés épuisés et des membres du corps diplomatique plus ou moins déconcertés, elle assiste à une scène hallucinante : tricolore en deuil, larmes à peine maîtrisées, stupeur unanime comme partout en France. Elle pleure le pays qui est *dans le coma* et compatit à la souffrance de ses habitants qui, les yeux en larmes, ne mesurent pas encore toute l'étendue de *l'horreur* de ces instants. Bref, ce 14 juillet 1940, fêté à La Bourboule, Villa Borghese, lui provoque une des plus grandes et des plus *affreuses douleurs de sa vie*. En échange, la directrice de la villa, par sa

sollicitude, son énergie et sa vivacité, lui semble être *la symbole de la pérennité de son pays*.

Pendant la guerre, Hélène Vacaresco s'était retirée dans le Midi de la France d'où elle a maintenu le contact avec la Résistance.

**Emile Cioran** remarque dans ses *Cahiers* la fierté des Français, leur manque de servilité, de basse soumission, trait de caractère prouvé pendant l'occupation quand il n'a vu *aucun Français s'humilier devant l'occupant* (Emil Cioran, 1999 : 20).

Les écrivains dont nous avons parlé, Eugène Ionesco, Marthe Bibesco et Hélène Vacaresco, ont prouvé par leur attitude pendant la seconde guerre mondiale, par les sentiments exprimés lors de la capitulation et l'occupation de la France, leur profond attachement à la terre française à laquelle ils se sentaient liés par mille réseaux invisibles.

Juif d'origine roumaine, installé en France à la fin de 1923, *victime de la seconde guerre mondiale*, Benjamin Fondane (Barbu Fundoianu) a déployé une riche activité de poète, philosophe, dramaturge, cinéaste, commencée en Roumanie, sous de bons auspices (nombreux articles d'exégèse critique, poèmes réunis en 1929, dans le recueil *Privelisti*). Le passage du roumain en français comme langue d'écriture est marqué par la parution du poème *Exercice de français* en 1929. Son premier livre en français : *Trois scenarii. Ciné-poèmes*, véritable plaidoyer pour le *film pur* sur les traces de René Clair est suivi d'études et d'essais consacrés à des poètes et philosophes dont la *Conscience malheureuse* (1936), *Rimbaud le voyou* (1933), *Faux Traité d'esthétique* (1938) et du poème, *Ulysse* (1933). Pendant la seconde guerre mondiale, il continue son activité littéraire en dépit de graves menaces qui pesaient sur lui en tant que juif. Par ailleurs, les persécutions, les oppressions, les déportations auxquelles le régime de Vichy soumettait les membres de cette communauté étaient bien connues. C'est à cette époque qu'il écrit, parmi d'autres, les poèmes *Le Mal des fantômes* et *l'Exode*, l'essai *Baudelaire ou l'expérience du gouffre*, « *synthèse de métaphysique et de poétique essentielle* » qui met en évidence l'herméneutique baudelairienne, sa permanente quête de l'idéal et l'impossibilité de l'atteindre. Ce dernier est un grand poème existentiel qui posait le problème du sort des Juifs dans la France occupée par les Allemands. Arrêtés, déportés, tués dans les camps de concentration, ils ont un destin inique d'autant plus qu'ils aiment la terre française, pour laquelle ils prient à genoux se rappelant, afin de le faire, une langue depuis longtemps oubliée : *Adonai Elochema Adonai Echod*. *L'Exode* a été considéré comme "le grand poème de la résistance poétique du Judaïsme sous l'Occupation" (Olivier Salazar-Ferrer, 2005), une sorte de *testament* littéraire de Benjamin Fondane. Il n'en reste pas moins vrai qu'en l'écrivant, le scripteur roumain a fait preuve d'un courage hors du commun. Il a assumé son origine et son identité à une époque où l'on organisait de véritables chasses *à cours* ou au fusil pour ainsi dire contre ceux de la même race que lui. Faute d'argent, mais aussi par une sorte de défi, il n'a pas quitté la France pour se mettre à l'abri des persécutions. Il n'a même pas changé de domicile, continuant d'habiter 6, rue Rollin, avec sa femme Geneviève et sa sœur Lina. Dans son petit bureau bourré de livres il recevait, quand il ne travaillait pas ses amis étrangers ou roumains (Jean Lescure, Max Pol Fouchet, Emil Cioran, Stéphane Lupasco). Grâce à l'appui de ses nombreux amis, eux aussi hommes de lettres, il réussit à surmonter les obstacles de la censure et à publier des poèmes et des essais qu'il a le courage de signer, le plus souvent, de son propre nom.

Mais il se sent de plus en plus traqué, toujours plus mis au pied du mur. Il parle dans ses œuvres *des pièges et des souricières*, symbole de la mort imminente. Son appréhension est d'ailleurs pleinement justifiée. L'étreinte se resserre et le 7 mars 1944 il est arrêté en même temps que sa sœur, dans son appartement de la rue Rollin qu'il n'a pas voulu ou n'a pas pu quitter. Conduits d'abord à la Préfecture de Police, Fondane et sa sœur sont ensuite enfermés à Drancy, où les conditions de vie étaient difficiles à supporter. Sa femme, ses amis-Jean Paulhan, Emile Cioran, Stéphane Lupasco se démènent comme de beaux diables pour le sauver. Leurs démarches sont couronnées de succès, mais le poète refuse d'être libéré car sa

sœur n'avait pas obtenu l'autorisation de partir. S'il avait accepté, il aurait trahi non seulement sa sœur mais toute la race à laquelle il appartenait. Les espérances d'anéantir le mal ontologique et historique qui menace l'être humain auraient été à jamais perdues. Le 2 juin il est transporté à Auschwitz où, séparé de sa sœur, il travaille dans un des plus difficiles secteurs, ce que, à cause de sa nature délicate, il supportait très mal. Tombant malade et hospitalisé, le médecin Lazar Moscovici (Olivier Salazar-Ferrer, 2005 : 224) et ses collègues le retiennent à l'infirmerie, pour le protéger, tant soit peu, jusqu'au mois de septembre quand il doit recommencer le travail. Ils ont l'intention de le ramener à l'infirmerie mais, malheureusement, n'ont plus le temps de le faire car les Allemands, obligés à des mesures urgentes par l'approche des Russes, enferment, le 29 septembre 1944, tous les détenus qui n'étaient pas à même de parcourir de longues distances à pied, "dans le bâtiment 10, antichambre des exécutions finales" (Olivier Salazar-Ferrer, 2005 : 224). Le lendemain, sous la pluie qui tombait dru, le poète montait, aux côtés d'autres 700 détenus, dans le camion qui le conduisait directement à la mort. La dernière trace de son existence physique disparut. En revanche, son œuvre est restée, preuve, entre autres, de sa lutte contre l'irrationalisme et les forces aveugles de l'histoire qui l'ont si brutalement frappé.

## BIBLIOGRAPHIE

- Bibesco, Princesse, 1951, 1955, 1957, *La vie d'une amitié, ma correspondance avec l'abbé Mugnier*, Paris, Plon, tomes I, II, III.
- Cioran E., 1999, *Caiete II*, Bucuresti, Humanitas.
- Cioran E., 2000, *Caiete III*, Bucuresti, Humanitas.
- Conrad J.-Y., 2003, *Roumanie, capitale... Paris*, Paris, Oxus.
- Diesbach G. de, 1986, *Princesse Bibesco. La dernière orchidée*, Paris, Librairie Académie Perrin, Terre des femmes.
- Modreanu S., 2005, *Cioran*, Iasi, Junimea.
- Salazar-Ferrer O., 2005, *Benjamin Fondaine*, Iasi, Junimea.
- Simion E., 2006, *Tanarul Eugen Ionescu*, București, Fundatia Nationala pentru Stiinta si Arta.